

Yves Bonnefoy

## André du Bouchet

Je déchire les pages que j'ai écrites. Comment évoquer André du Bouchet quand le chagrin et l'étonnement brouillent les souvenirs ou les font paraître dérisoires ? Que vaut d'en reformer tel ou tel quand ce qui signifiait le plus, ce que l'on aimait d'abord dans André, ce n'étaient pas les façons, les traits de caractère, les signes et les preuves, pourtant sans nombre, de l'intellect ou du cœur, mais le grand regard clair qui rassemblait tout cela, la voix chaleureuse qui était en lui comme un bien immédiatement partageable ?

L'étonnement. Comment cette mort fut-elle possible ? Celui qui avait été, si pleinement, comment se fait-il qu'il ne soit plus ? Si désintéressées étaient ses pensées et ses affections, n'y avait-il pas en elles assez de réalité essentielle pour le retenir dans ce monde qu'il recréait chaque jour, dans ce jour dont il désignait la lumière ?

Et comment (et pourquoi, d'ailleurs ?) me hâter de dire, en mots trop abstraits, ce qu'est cette poésie, quand ce qui la caractérise le plus évidemment, c'est son impatience, sa prompte et noble impatience devant les représentations, les notions qui retiennent les mots de s'ouvrir à l'immédiat, d'y retrouver, fût-ce en grand tumulte, le salutairement indicible de la vie enfin présente à soi-même ?

Ceci, seulement, parce que c'est pour moi l'évidence qu'en ce moment je ressens très fort, et puis dire, une phrase ou deux suffisant. De personne en poésie je ne me sentais plus proche. Depuis le jour de notre première rencontre, au début des années 50, j'avais avec André la sorte d'échange au sein duquel ce que l'on ressent le plus important, l'expérience qui décide de toutes les autres, la valeur en laquelle toutes les valeurs se retrempe, c'est aussi ce dont on parle à demi-mot, sans avoir à s'expliquer, à demander à comprendre, à s'étonner d'une idée ou d'un jugement.

Au moins est-ce ainsi que je vivais cette relation, cette amitié. Et qu'André ait pensé de même façon, tant soit peu, et je me sentirais justifié, devant moi-même, autant que par quoi que ce soit que j'aie tiré de mon propre fond.

## LA MAISON NATALE

### I

Je m'éveillai, c'était la maison natale  
L'écume s'abattait sur le rocher.  
Pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague.  
L'odeur de l'horizon de toutes parts,  
Cendre, comme si les collines cachaient un feu  
Qui ailleurs consumait un univers.  
Je passai dans la véranda, la table était mise,  
L'eau frappait les pieds de la table, le buffet.  
Il fallait qu'elle entrât pourtant, la sans-visage  
Que je savais qui secouait la porte  
Du couloir, du côté de l'escalier sombre, mais en vain,  
Si haute était déjà l'eau dans la salle.  
Je tournais la poignée, qui résistait,  
J'entendais presque les rumeurs de l'autre rive,  
Ces rires des enfants dans l'herbe haute.  
Ces jeux des autres, à jamais les autres, dans leur joie.

### II

Je m'éveillai, c'était la maison natale.  
Il pleuvait doucement dans toutes les salles,  
J'allais d'une à une autre, regardant  
L'eau qui étincelait sur les miroirs  
Amoncelés partout, certains brisés ou même  
Poussés entre des meubles et les murs.  
C'était de ces reflets que, parfois, un visage  
Se dégageait, riant, d'une douceur  
De plus et autrement que ce qu'est le monde.  
Et je touchais, hésitant, dans l'image,  
Les mèches désordonnées de la déesse,  
Je découvrais sous le voile de l'eau  
Son front triste et distrait de petite fille.  
Étonnement entre être et ne pas être,  
Main qui hésite à toucher la buée,  
Puis j'écoutais le rire s'éloigner  
Dans les couloirs de la maison déserte.  
Ici rien qu'à jamais le bien du rêve,  
La main tendue qui ne traverse pas  
L'eau rapide, où s'efface le souvenir.

### III

Je m'éveillai, c'était la maison natale,  
Il faisait nuit, des arbres se pressaient  
De toutes parts autour de notre porte,  
J'étais seul sur le seuil dans le vent froid  
Mais non, nullement seul, car deux grands êtres  
Se parlaient au-dessus de moi, à travers moi.  
L'un, derrière, une vieille femme, courbe, mauvaise,  
L'autre debout dehors comme une lampe,  
Belle, tenant la coupe qu'on lui offrait,  
Buvant avidement de toute sa soif,  
Ai-je voulu me moquer, certes non,  
Plutôt ai-je poussé un cri d'amour  
Mais avec la bizarrerie du désespoir,  
Et le poison fut partout dans mes membres  
Cérès moquée brisa qui l'avait aimée.  
Ainsi parle aujourd'hui la vie murée dans la vie.

### IV

Une autre fois.  
Il faisait nuit encore. De l'eau glissait  
Silencieusement sur le sol noir,  
Et je savais que je n'aurais pour tâche  
Que de me souvenir, et je riais,  
Je me penchais, je prenais dans la boue  
Une brassée de branches et de feuilles,  
J'en soulevais la masse, qui ruisselait  
Dans mes bras resserrés contre mon cœur.  
Que faire de ce bois où de tant d'absence  
Montait pourtant le bruit de la couleur,  
Peu importe, j'allais en hâte, à la recherche  
D'au moins quelque hangar, sous cette charge  
De branches qui avaient de toute part  
Des angles, des élancements, des pointes, des cris.

Et des voix, qui jetaient des ombres sur la route,  
Ou m'appelaient, et je me retournais,  
Le cœur précipité, sur la route vide.

## V

Or, dans le même rêve,  
Je suis couché au plus creux d'une barque,  
Le front, les yeux contre ses planches courbes  
Où j'écoute cogner le bas du fleuve.  
Et tout d'un coup cette proue se soulève,  
J'imagine que là, déjà, c'est l'estuaire,  
Mais je garde mes yeux contre le bois  
Qui a odeur de goudron et de colle.  
Trop vastes les images, trop lumineuses,  
Que j'ai accumulées dans mon sommeil.  
Pourquoi revoir, dehors,  
Les choses dont les mots me parlent, mais sans convaincre,  
Je désire plus haute ou moins sombre rive.

Et pourtant je renonce à ce sol qui bouge  
Sous le corps qui se cherche, je me lève,  
Je vais dans la maison de pièce en pièce,  
Il y en a maintenant d'innombrables,  
J'entends crier des voix derrière des portes,  
Je suis saisi par ces douleurs qui cognent  
Aux chambranles qui se délabrent, je me hâte,  
Trop lourde m'est la nuit qui dure, j'entre effrayé  
Dans une salle encombrée de pupitres,  
Vois, me dit-on, ce fut ta salle de classe,  
Vois sur les murs tes premières images  
Vois, c'est l'arbre, vois, là, c'est le chien qui jappe,  
Et cette carte de géographie, sur la paroi  
Jaune, ce décoloration des noms et des formes,  
Ce dessaisissement des montagnes, des fleuves,  
Par la blancheur qui transit le langage,  
Vois, ce fut ton seul livre. L'Isis du plâtre  
Du mur de cette salle, qui s'écaille,  
N'a jamais eu, elle n'aura rien d'autre  
À entrouvrir pour toi, refermer sur toi.

## VI

Je m'éveillai, mais c'était en voyage,  
Le train avait roulé toute la nuit,  
Il allait maintenant vers de grands nuages  
Debout là-bas, serrés, aube que déchirait  
À des instants le lacet de la foudre.  
Je regardais l'avènement du monde  
Dans les buissons du remblai ; et soudain  
Cet autre feu, en contrebas d'un champ  
De pierres et de vignes. Le vent, la pluie  
Rabattaient sa fumée contre le sol,  
Mais une flamme rouge s'y redressait,  
Prenant à pleines mains le bas du ciel.  
Depuis quand brûlais-tu, feu des vigneron ?  
Qui t'avait voulu là et pour qui sur terre ?

Après quoi il fit jour ; et le soleil  
Jeta de toutes parts ses milliers de flèches  
Dans le compartiment où, des dormeurs,  
La tête dodelinait encore, sur la dentelle  
Des coussins de lainage bleu. Je ne dormais pas,  
J'avais trop l'âge encore de l'espérance,  
Je dédiais mes mots aux montagnes basses,  
Que je voyais venir à travers les vitres.

## VII

Je me souviens, c'était un matin, l'été,  
La fenêtre était entrouverte, je m'approchais,  
J'apercevais mon père au fond du jardin.  
Il était immobile, il regardait,  
Où, quoi, je ne savais, au dehors de tout,  
Voûté comme il était déjà mais redressant  
Son regard vers l'inaccompli ou l'impossible.  
Il avait déposé la pioche, la bêche,  
L'air était frais ce matin-là du monde,  
Mais impénétrable est la fraîcheur même, et cruel  
Le souvenir des matins de l'enfance.  
Qui était-il, qui avait-il été dans la lumière,  
Je ne le savais pas, je ne sais encore.

Mais je le vois aussi, sur le boulevard  
Avançant lentement, tant de fatigue  
Alourdissant ses gestes d'autrefois,  
Il repartait au travail, quant à moi  
J'errais avec quelques-uns de ma classe  
Au début de l'après-midi sans durée encore.  
À ce passage là, aperçu de loin,  
Soient dédiés les mots qui ne savent dire.

(Dans la salle à manger  
De l'après-midi d'un dimanche, c'est en été  
Les volets sont fermés contre la chaleur,  
La table débarrassée, il a proposé  
Les cartes puisqu'il n'est pas d'autres images  
Dans la maison natale, pour recevoir  
La demande du rêve, puis il sort  
Et aussitôt l'enfant maladroit prend les cartes,  
Il substitue à celles de l'autre jeu  
Toutes les cartes gagnantes, puis il attend  
Avec fièvre, que la partie reprenne, et que celui  
Qui perdait gagne, et si glorieusement  
Qu'il y voie comme un signe, et de quoi nourrir  
Il ne sait, lui, l'enfant, quelle espérance.  
Puis deux voies se séparent, et l'une d'elles  
Se perd, et presque tout de suite, et ce sera  
Tout de même l'oubli, l'oubli avide).

J'aurai barré  
Cent fois ces mots partout, en vers, en prose,  
Mais je ne puis  
Faire qu'ils ne remontent dans ma parole.

## VIII

J'ouvre les yeux, c'est bien la maison natale,  
Et même celle qui fut et rien de plus.  
La même petite salle à manger dont la fenêtre  
Donne sur un pêcher qui ne grandit pas.  
Un homme et une femme se sont assis  
Devant cette croisée, l'un face à l'autre,  
Ils se parlent, pour une fois. L'enfant  
Du fond de ce jardin les voit, les regarde.  
Il sait que l'on peut naître de ces mots.  
Derrière les parents la salle est sombre.  
L'homme vient de rentrer du travail. La fatigue  
Qui a été le seul nimbe des gestes  
Qu'il fut donné à son fils d'entrevoir  
Le détache déjà de cette rive.

## IX

Et alors un jour vint  
Où j'entendis ce vers extraordinaire de Keats,  
L'évocation de Ruth « when, sick for home,  
She stood in tears amid the alien corn ».

Or, de ces mots  
Je n'avais pas à pénétrer le sens  
Car il était en moi depuis l'enfance,  
Je n'ai eu qu'à le reconnaître, et à l'aimer  
Quand il est revenu du fond de ma vie,

Qu'avais-je eu, en effet, à recueillir  
De l'évasive présence maternelle  
Sinon le sentiment de l'exil et les larmes  
Qui troublaient ce regard cherchant à voir  
Dans les choses d'ici le lieu perdu ?

## X

La vie, alors ; et ce fut à nouveau  
Une maison natale. Autour de nous  
Le grenier d'au-dessus l'église défaite,  
Le jeu d'ombres léger des nuées de l'aube,  
Et en nous cette odeur de la paille sèche  
Restée à nous attendre, nous semblait-il,  
Depuis le dernier sac monté, de blé ou seigle  
Dans l'autrefois sans fin de la lumière  
Des étés tamisés par les tuiles chaudes.  
Je pressentais que le jour allait poindre,  
Je m'éveillais, et je me tourne encore  
Vers celle qui rêva à côté de moi  
Dans la maison perdue. À son silence  
Soient dédiés, au soir,  
Les mots qui semblent ne parler que d'autre chose.

(Je m'éveillais,  
J'aimais ces jours que nous avions, jours préservés  
Comme va lentement un fleuve, bien que déjà  
Pris dans le bruit de voûtes de la mer.  
Ils avançaient, avec la majesté des choses simples,  
Les grandes voiles de ce qui est voulaient bien prendre  
L'humaine vie précaire sur le navire  
Qu'étendait la montagne autour de nous.  
Ô souvenir,  
Elles couvraient des claquements de leur silence  
Le bruit d'eau sur les pierres de nos voix,  
Et en avant ce serait bien la mort,  
Mais de cette couleur laiteuse du bout des plages  
Le soir, quand les enfants  
Ont pied, loin, et rient dans l'eau calme, et jouent encore).

## XI

Et je repars, et c'est sur un chemin  
Qui monte et tourne, bruyères, dunes  
Au dessus d'un bruit encore invisible, avec parfois  
Le bien furtif du chardon bleu des sables.  
Ici, le temps se creuse, c'est déjà  
L'eau éternelle à bouger dans l'écume,  
Je suis bientôt à deux pas du rivage.

Et je vois qu'un navire attend au large,  
Noir, tel un candélabre à nombre de branches  
Qu'enveloppent des flammes et des fumées.  
Qu'allons-nous faire ? crie-t-on de toutes parts,  
Ne faut-il pas aider ceux qui là-bas  
Nous demandent rivage ? Oui, clame l'ombre,  
Et je vois des nageurs qui, dans la nuit,  
Se portent vers le navire, soutenant  
D'une main au-dessus de l'eau agitée  
Des lampes, aux longues banderoles de couleur,  
La beauté même, en son lieu de naissance,  
Quand elle n'est encore que vérité.

## XII

Beauté et vérité, mais ces hautes vagues  
Sur ces cris qui s'obstinent. Comment garder  
Audible l'espérance dans le tumulte,  
Comment faire pour que vieillir, ce soit renaître,  
Pour que la maison s'ouvre, de l'intérieur,  
Pour que ce ne soit pas que la mort qui pousse  
Dehors celui qui demandait un lieu natal ?

Je comprends maintenant que ce fût Cérès  
Qui me parût, de nuit, chercher refuge  
Quand on frappait à la porte, et dehors,  
C'était d'un coup sa beauté, sa lumière  
Et son désir aussi, son besoin de boire  
Avidement au bol de l'espérance  
Parce qu'était perdu mais retrouvable  
Peut-être, cet enfant qu'elle n'avait su,  
Elle pourtant divine et riche de soi,  
Soulever dans la flamme des jeunes blés  
Pour qu'il ait rire, dans l'évidence qui fait vivre  
Avant la convoitise du dieu des morts.

Et pitié pour Cérès et non moquerie,  
Rendez-vous à des carrefours dans la nuit profonde,  
Cris d'appels au travers des mots, même sans réponse,  
Parole même obscure mais qui puisse  
Aimer enfin Cérès qui cherche et souffre

## LA VOIX LOINTAINE

### I

Je l'écoutais, puis j'ai craint de ne plus  
L'entendre, qui me parle ou qui se parle.  
Voix lointaine, un enfant qui joue sur la route,  
Mais la nuit est tombée, quelqu'un appelle

Là où la lampe brille, où la porte grince  
En s'ouvrant davantage ; et ce rayon  
Recolore le sable où dansait une ombre,  
Rentre, chuchote-t-on, rentre, il est tard.

(Rentre, a-t-on chuchoté, et je n'ai su  
Qui appelait ainsi, du fond des âges,  
Quelle marâtre sans mémoire ni visage,  
Quel mal souffert avant même de naître).

### II

Ou bien je l'entendais dans une autre salle.  
Je ne savais rien d'elle sinon l'enfance.  
Des années ont passé, c'est presque une vie  
Qu'aura duré ce chant, mon bien unique.

Elle chantait, si c'est chanter, mais non,  
C'était plutôt entre voix et langage  
Une façon de laisser la parole  
Errer, comme à l'avant incertain de soi,

Et parfois ce n'étaient pas même des mots,  
Rien que le son dont des mots veulent naître  
Le son d'autant d'ombre que de lumière,  
Ni déjà la musique ni plus le bruit.

### III

Et je l'aimais comme j'aime ce son  
Au creux duquel rajeunirait le monde,  
Ce son qui réunit quand les mots divisent,  
Ce beau commencement quand tout finit.

Syllabe brève puis syllabe longue,  
Hésitation de l'iambe, qui voudrait  
Franchir le pas du souffle qui espère  
Et accéder à ce qui signifie.

Telle cette lumière dans l'esprit  
Qui brille quand on quitte, de nuit, sa chambre,  
Une lampe cachée contre son cœur,  
Pour retrouver une autre ombre dansante.

#### IV

Et la vie a passé, mais te garda  
Vive mon illusion, de ces mains savantes  
Qui trient parmi les souvenirs, qui en recousent  
Presque invisiblement les déchirures.

Sauf : que faire de ce lambeau d'étoffe rouge ?  
On le trouve dans sa mémoire quand on déplace  
Les années, les images ; et brusques, des larmes  
Montent, et l'on se tait dans ses mots d'autrefois.

Parler, presque chanter, avoir rêvé  
De plus même que la musique, puis se taire  
Comme l'enfant qu'envahit le chagrin,  
Et qui se mord la lèvre, et se détourne.

#### V

Elle chantait, mais comme se parlant :  
Qui a tiré sa barque sur la rive,  
Qui a posé sa rame sur le sable,  
Qui est passé, que nous ne savons pas ?

Qui d'un pied nu aura laissé l'empreinte,  
Qui a rendu iridescente l'eau,  
Qui préserva la braise sous la cendre,  
Qui dessina ce visage d'enfant ?

C'était un chant de rien que quelques notes,  
Qui a voulu le chant dans la parole ?  
– Nul n'a voulu, nul n'est venu ni parle,  
Nul n'est passé, que nous ne sûmes pas.

## VI

Et nul n'a bu au verre que je pose  
Ni pris du fruit qui était devant moi,  
Un peu de vent fait remuer la poussière  
D'herbes sèches, de graines, sur le chemin.

L'été : un éblouissement comme est la neige,  
Celle qui vient légère et ne dure pas,  
Et rien de nous n'en trouble la lumière  
D'eau qui s'est condensée puis s'évapore.

D'où la sérénité, même l'allégresse  
De ces instants qui savent que n'est rien.  
Flocon la main qui avait pris le verre,  
Autres flocons l'été, le ciel, les souvenirs.

## VII

Ne cesse pas, voix dansante, parole  
De toujours murmurée, âme des mots  
Qui et colore et dissipe les choses  
Les soirs d'été où il n'est plus de nuit.

Voix qui porte de l'être dans l'apparence  
Qui les mêle comme flocons de même neige,  
Voix qui presque s'est tue, lorsque le rêve  
Demanda trop et crut presque obtenir.

Et qui jouera à clore nos paupières,  
En se pressant riante contre nous,  
Puis nous verrons ces signes sur le sable  
Qu'égratigna en dansant son pied nu.

## VIII

Ne cesse pas, voix proche, il fait jour encore,  
Si belle est même la lumière, comme jamais.  
reviens dehors, petite vie dansante. Si le désir  
De danser, même seule, t'enveloppe,

Vois, tu as sur le sable assez de lumière  
Pour jouer avec l'ombre de ton corps.  
Et même, sans plus craindre, offrir tes mains  
Au rire qui s'enténébre dans les arbres.

Ô musique, ô rumeur de tant d'autres mondes,  
N'est-ce pas là ce que tu désirais  
Le soir qu'Amour te fit, comme il fut dit  
Le cœur serré, dans la salle descendre ?

## IX

Elle chantait : « Je suis, je ne suis pas,  
Je tiens la main d'une autre que je suis,  
Je danse parmi mes ombres, l'une se tourne  
Vers moi, elle est riante, elle est sans visage.

Je danse avec mes ombres sur le chemin,  
Je ne trouve qu'en elles ma joie d'être,  
Je sais pourtant qu'avant l'aube le fer  
Déchirera l'étoffe de la danse.

Et je me tourne alors vers cette plus gauche,  
Cette plus hésitante et comme étonnée  
Qui se tient en retrait, dans la musique :  
Vois, ce n'est que pour toi que je ris et danse ».

## X

Et ombre elle était bien, une fantasmagorie  
Découpe du langage sur le ciel,  
Ainsi nuées et arbres quand ils mêlent  
Leurs fumées dans l'eau calme, et c'est le soir.

Ombre mais le seul bien qui soit au monde  
Puisqu'elle puise à toute chose simple  
L'eau qui déborde, avec l'odeur des feuilles,  
Du broc posé sur les dalles sonores.

## XI

Elle chantait, et j'ai eu dans ses mots  
De quoi presque finir ma longue guerre.  
Quand je venais près d'elle, je touchais  
Ses mains, je regardais ses doigts défaire

Ce fil qui a ses nœuds dans l'invisible.  
Était-elle dehors à jouer, une simple  
Servante enfant qui a charge du monde ?  
Était-elle la Parque, qui aurait moins

À mettre à mort qu'à mener sous des arbres  
Où, souriante à qui serait près d'elle :  
« Écoute, dirait-elle, les mots se taisent,  
Leur son n'est plus qu'un bruit, et le bruit cesse » ?